

Y a pas plus cathodique que le pape

Yves Rousseau

Numéro 122, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5125ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (2005). Y a pas plus cathodique que le pape. *24 images*, (122), 52–53.

La télé

par Yves Rousseau

Y a pas plus cathodique que le pape

Hiver faste pour les grands-messes médiatiques. À peine remis du tsunami, voilà que les téléjournaliers devenaient, lentement mais sûrement, des rapports médicaux sur la détérioration de la santé de JP II, de doctes dissertations sur ses apparitions, ses non-apparitions, son agonie, pour culminer avec sa mort.

Pourtant, la compétition ne manquait pas, à tel point que personne, à part les journalistes sportifs, n'a remarqué qu'il n'y avait pas de hockey l'hiver dernier.

RDI est venu ajouter sa contribution au concept de télé-réalité avec la commission Gomery, qui fait passer les Bougon pour des pee-wee de la fraude. Un truc que je ne comprends pas cependant : avec un budget aussi important, pourquoi les décors sont-ils aussi *cheap*? Où est passé l'argent?

Toujours dans la télé-réalité, les chasseurs de phoques ont le malheur de pratiquer leur métier sur une surface de travail d'une blancheur immaculée qui fait littéralement hurler la couleur rouge; et fait aussi hurler les belles âmes. Personnellement, je n'ai rien contre la chasse aux phoques, et je trouve en plus que vu des airs, tout ce rouge sur du blanc, ça ressemble au drapeau canadien.

Pour rester dans le rouge, la télé a vite caché le petit carré rouge des étudiants, comprenez les gens de la CASSÉE. Comme ces derniers ont une vision beaucoup plus intelligente et globale de la problématique de l'éducation au Québec, il était donc inacceptable de discuter avec ces extrémistes violents, vous comprenez. L'animatrice du *Point* se prenait pour le ministre de l'Éducation, le ministre ne voulait parler qu'avec les gentils étudiants réalistes qui, eux, se comportaient comme des comptables, bref, des interlocuteurs valables.

Entracte

Idée de film hollywoodien : deux journalistes de réseaux concurrents se croisent au fil de la couverture de « catastrophes mondiales » : grèves étudiantes, tsunami, chasse aux phoques, mort de JP II, etc. Au début ils se détestent mais finissent par faire équipe.

Ils sauvent des phoques, évitent des complots et deviennent amoureux. Fin.

2000 ans d'amour avec les médias

Avant d'aborder de front l'ultime spectacle mis en scène autour de JP II, le plus théâtral de tous les papes, auteur, acteur, star, le pape qui a négocié le virage de la célébrité, le pape de la mondovision, le pape de la mondialisation, il faut dire qu'il était le PDG de la deuxième plus ancienne multinationale de la planète (après la religion juive), qui a connu des débuts fort modestes : une secte issue d'une banlieue lointaine et semi-désertique de l'Empire romain. Qui aurait parié sur Jésus il y a 2000 ans?

Pourtant, le christianisme a toujours été à la fine pointe de la manipulation des médias de toutes les époques. D'abord par l'écrit : épîtres, évangiles, qu'on a génialement présentées comme un prolongement direct de la Bible juive, réquisitionnant du coup une des plus anciennes traditions culturelles de l'humanité. Ensuite, au lieu de gruger lentement les frontières de l'Empire, on s'est attaqué directement à son centre nerveux, sa capitale, Rome. Occuper d'emblée le centre, comme dans les coups d'État on s'empare de la télévision. Ils y sont toujours d'ailleurs.

Pendant plus de 1000 ans, le christianisme a été le mécène numéro un de l'art occidental : peintres, sculpteurs, musiciens et architectes ont mis leur talent à louer le Christ, édifiant les masses illettrées et assurant une visibilité pour les siècles à venir.

Cette alliance millénaire a joué une fois de plus, cette fois à la puissance 10, en cette époque où les caméras de télévision prétendent à l'ubiquité divine. Ajoutons que JP II a eu jusqu'au bout un bon sens du timing, une agonie juste assez longue pour que les reportages de circonstance soient mis en boîte. On n'avait qu'à appuyer sur *play* dès l'annonce officielle du décès. Pour passer le film de sa vie, qui le fait prendre part à tous les grands événements du XX^e siècle. Ce n'est pas rien. Même si on a exagéré. Même les grands médias se sont posé la question.

Un homme de scène

Une vie de PDG d'une multinationale présente dans plus de 150 pays. Homme de médias et de communication, JP II préférerait avant tout la scène et la présence directe. La télévision, même mondiale, ne lui suffisait pas. Même s'il y excellait, il n'aurait pas pu se contenter de paraître simplement à la télé. Une vie de rockstar en tournée perpétuelle, sillonnant les stades de la planète avec fans en pâmoison, dont plusieurs jeunes, trop fascinés pour lui demander pourquoi une fille ne peut pas devenir prêtre. Il faut revoir *Passiflora* de Fernand Bélanger.

D'où son attrait pour les voyages. Le pape volant. Juste avec ses *air miles*, tout un staff pourrait voyager à volonté. Évidemment, il était constamment sous le regard des caméras de télévision durant ses périples. Mais la mise en scène était davantage dictée par les bains de foule et les cérémonies à grand déploiement qu'axée sur les dialogues qu'il instaurait. Comme pour attester qu'il n'existe pas seulement en images.

Présent partout : *urbi et orbi*, expression latine remise au goût du jour par la récente incapacité papale à la prononcer, cette bénédiction dite « *urbi et orbi* ». On l'a vu peiner, lutter, tenter de rameuter ses forces afin de reprendre le contrôle de son corps en plan-séquence. Sans y parvenir.

Peine pas complètement perdue, qui fait passer un ultime message, tout à fait dans la veine réaliste extrême de la tradition catholique : il faut regarder la souffrance en face, de préférence en gros plan. En ce sens, le pape n'est pas si éloigné de l'approche de Mel Gibson, qui n'est pas un catholique, mais rejoint cette conception assez rigide et parfois mortifère de la souffrance du Christ. On pense un peu à l'Espagne du siècle d'or. C'est la souffrance qui donne un supplément d'âme à la résurrection. Sauf que le pape la subissait réellement. Ne plaignez pas les acteurs qui disent avoir « souffert pour le rôle ».

Jusqu'à la fin, ce pape a entretenu un goût pour les « apparitions », comme pour faire comprendre que la télévision ne suffit pas.

On ne l'a pas assez dit, JPII était un dramaturge et un comédien bien avant d'être un pape. Il était parfait pour le rôle. L'idée d'un homme de scène sied bien au décorum catholique, avec ses costumes exubérants, colorés et sévères à la fois, ses cérémonies complexes, ses processions, son rapport avec l'art, son rapport tortueux avec Dieu, par l'entremise de toute une smala de saints. L'architecture même des temples catholiques tend à faire de la nef une scène vers laquelle peuvent converger les regards. La télé n'a qu'à s'y greffer et à pratiquer la technique de la captation.

Un film de Warhol

Le premier avril, un vendredi après-midi, je me retrouve devant la télé. À guetter un signe. On montre une série de plans sur le coin supérieur droit d'un édifice surplombant la place Saint-Pierre, cinq fenêtres, dont deux à droite, éclairées. Et on est là, comme les autres, à écouter des propos tenant lieu de remplissage sonore. Je coupe le son et j'essaie de me ressaisir, je suis hypnotisé. Par moments, j'avais l'impression de regarder un film interminable d'Andy Warhol qui aurait pu s'intituler *Pope*, dont je ne pouvais m'échapper en zappant : d'une chaîne à l'autre, presque toutes transmettaient le même plan. Ici, la diversité de l'information est aussi mince qu'une tranche de prosciutto.

Nous sommes en mode « unanimité » dans les réseaux québécois. Nous sommes en mode canonisation. Il n'est

pas rare d'entendre les animateurs parler du « Saint-Père », ce qui est un parti pris flagrant. On sent l'inquiétude des commentateurs, des réseaux, on se demande si, on espère que, on prie pour que le prochain pape soit aussi cathodique.

C'est là où j'ai décroché. Et pour une fois, j'ai été du côté des plus nombreux. Car en termes d'audimat, la mort de JPII a été un bide. Les gens ont soit éteint la télé, soit regardé un navet hollywoodien à TQS.

Entracte

Idée de thriller : un déséquilibré subtilise le corps de JPII et demande une rançon.

Coupez !

Au-delà des hommages, émerge un discours tentant de s'articuler autour d'un grand vide, un nouveau manque à combler : la disparition des images « live » du pape. Le robinet de matériel neuf est définitivement fermé. On a pu lui reprocher de vouloir trop longtemps étaler sa dégénérescence devant les caméras, on est arrivé à un point où le grand public n'a plus accès aux images. Coupez ! Un trou d'images de quelques jours, on pourrait parler d'un passage vers le hors-champ définitif, suivi d'images du corps, pour attester la mort.

On peut fantasmer qu'il existe des images « cachées », que seuls verront quelques

happy few. Ce genre de théorie du complot passe rarement l'épreuve des faits. Tout juste de la matière pour les émules de Dan Brown, dont l'édition en français d'un ouvrage traitant de complots se tramant autour de la gent cardinale bénéficie d'une juteuse coïncidence.

Il est intéressant que JPII ait refusé embaumement, momification et autres sarcophages, comme s'il voulait en finir au plus vite avec son corps.

Tous les réseaux ont pointé leurs caméras sur une enclave romaine, le Vatican, à peine plus grande que Ground Zero. La couverture de l'agonie du pape a surpassé le 11 septembre. Funérailles en mondovision. Comme pour achever de nous convaincre que JPII était un homme d'une importance considérable. Une grande impression de communion planétaire a soufflé sur les écrans catholiques. Puis on se dit que tout ce bazar ne fait que remplir du vide. 

